L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 AVRIL 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
JAYNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 26 AVRIL 1847.

MEXIQUE

La situation du Mexique est plus déplorable que jamais, les faits qui se sont produits dans ces dernières temps suffiraient à le prouver, lors même que les correspondances de chaque jour ne viendraient point l'attester. La désorganisation est partout au centre plus encore qu'à la circonférence. "Jamais je n'ai vu de nation aussi totalement désorganisée, dit une correspondance de Mexico du 1er courant; jamais je n'ai vu de pays gouverné d'une façon aussi infâme que cette pauvre république mexicaine." La capitale, où toute administration paraît avoir cessé, est divisée en cinq ou six petits, ou pour mieux dire en cinq ou six factions qui savent à peine le but qu'elles se proposent, et qui n'ont ni l'intelligence ni l'énergie nécessaire pour y arriver.

En première ligne se présente le "Parti de la guerre" et le "Parti de la paix," dont les noms indiquent bien clairement les desirs; mais le premier ne sait pas où trouver les ressources nécessaires pour mener la guerre avec la vigueur à laquelle il aspire, il crie bien haut: "combattons et mourons pour la patrie"; mais tout se borne à des paroles. Le second sait un peu mieux comment il s'y prendrait pour arriver à son but. Vent la conclusion immédiate d'un arrangement; et pour l'obtenir il n'hésiterait pas à faire un sacrifice considérable de territoire. Avec celui-ci on pourrait s'entendre, mais il est fort douteux qu'il puisse conserver son influence après avoir conclu un traité déshonorant; il est douteux même qu'on lui laissât le temps de le conclure. Il ne possède qu'une force négative.

Après ces deux partis vient celui du "clergé" qui participe en quelque sorte de l'un et de l'autre. le clergé, en effet, a horreur des Américains, il les hait d'une haine profonde, car il les considère comme des hérétiques, comme des infidèles, et il appelle sur eux le feu du ciel; mais en même temps il a peur de la guerre, car elle doit le forcer tôt ou tard à ouvrir sa bourse pour repousser les "ennemis de la sainte Religion." Il se demande à l'heure qu'il est ce qu'il doit faire, s'il était sûr que les Américains lui laisseraient ses trésors, malgré son antipathie pour eux, il se rallierait au parti de la paix; mais il craint de se voir trahir un moment en vainqueur, et alors ses tendances vers le parti de la guerre, auquel toutefois il répugne à accorder aucun secours pécuniaire.

A côté du clergé, se trouve le parti de Gonzès Farias, le seul parti qui soit animé de sentiments généreux, mais en même temps le plus faible de tous. Ce parti comprend le patriotisme et veut que toutes les classes contribuent à la défense nationale, le peuple, le pauvre peuple ne demande pas mieux, selon lui, que de donner son sang, il faut que le clergé donne son or, ou au moins qu'il le prête. Il est honteux, disent Gonzès Farias et ses partisans, il est honteux que la classe privilégiée qui s'est engraissée aux dépens de toute la population, ne sache pas se résoudre à un sacrifice que la patrie réclame; et puisque cette classe manque de patriotisme, il faut la forcer à contribuer à la défense commune. On voit que les *républicains* du Mexique n'ont arrêtés à réclamer les mesures révolutionnaires, et le fait est que l'on ne demande si ce sont juste, si l'heure qu'il est, les moyens auxquels on puise avoir recours.

Au-dessus de ces partis, qui agissent sourdement à la dérobée de toute, celle des gens qui ne sont guidés que par l'intérêt personnel, qui sont prêts à se ranger avec les partisans de la guerre ou avec ceux de la paix, selon qu'ils verront de leur côté de l'autre côté la chance de conserver des positions acquises. Qui sait si la paix ne sera pas due à ces derniers, comme cela a presque toujours eu lieu dans toutes les conjonctures analogues à celles où se trouve le Mexique. C'est un parti de ce genre qui triompha en 1845 pour la France avec la coalition européenne. Il se trouvera bien au Mexique quelques Fouches et quelques Talleyrands en miniature pour signer la soumission et le déshonneur du pays.

Pendant que ces factions diverses s'agitent dans la capitale, les destinées se manifestent dans les différents états qui composent la confédération. Ceux qui occupent le centre et le nord, ont jusqu'à présent prouvé de peu de zèle pour la guerre, et les plupart d'entre eux seraient très disposés à traiter pour leur compte avec les Etats-Unis. Le lien fédéral n'est qu'un vain mot lorsque la nation hésite, et la guerre a achevé de le rompre au Mexique. Pourquoi les Etats, redevenus indépendants depuis le renversement de la dictature, accepteraient-ils la responsabilité des actes qui s'accomplissent à Mexico? Il n'existe plus de gouvernement général dans le véritable acception du mot; aucune administration révolutionnaire, puisant sa force dans le sentiment national, n'a pu s'organiser et rallier à elle les différents membres de la confédération; chacun a désormais le droit d'agir pour son propre compte, et c'est probablement ce qui aura lieu incessamment, et notre gouvernement a le bon esprit de profiter de la dissolution qui se manifeste sur presque toute les points.

Discorde dans la capitale, désunion partout, voilà le spectacle que nous présente le Mexique! Aussi de quels cœurs se tournent les regards! Du côté de l'homme qui a pour le rôle le plus considérable durant ces dernières années, du côté de Santa-Anna, mais la nuée nous ne trouvons point que gloire, indécision, obscurité. Santa-Anna s'est perdu, il tout jamais son prestige, il n'est laissé vaincre, et les indécisions du gouvernement amenèrent pourtant à croire en outre qu'il n'est pas corrompu. On a grand'peine désormais à le prendre au sérieux. Il conduit son armée à Buena-Vista, mais il se garde bien de se commettre personnellement dans la mêlée. Il chante victoire après sa défaite, et s'enfuit cependant à Mexico en abandonnant la majeure partie de son armée dans un pays ruiné où la désertion et la faim achèvent l'œuvre des Américains. A peine de retour dans la capitale qu'il accomplit je ne sais quelle obscure révolution, il repart pour aller à la rencontre de l'ennemi et, suivant son habitude, il déclare que son intention est de "vaincre ou mourir." Il n'a répété si souvent qu'une pareille déclaration n'amène qu'un sourire sur les lèvres. On sait fort bien d'avance que Santa-Anna sera vaincu et ne mourra point.

Que va-t-il arriver cependant, maintenant que le "Napoléon mexicain" est à Cerro Gordo, et qu'il a eu sans doute à se mesurer encore une fois avec nos troupes? Le pays va-t-il se lever derrière lui pour défendre la capitale? Les Américains ont passé Puente Nacional; ils sont au cœur même du Mexique; avant huit jours, ils peuvent être sous les murs de Mexico, si Santa Anna n'est pas vainqueur de la première division, si la population n'accourt pas pour arrêter les douze mille hommes que le général Scott pousse vers la capitale. Cette crise est décisive; on sait déjà quelle est notre opinion sur la résistance populaire; elle n'est pas possible; car il n'y a point de nationalité au Mexique, et quant à la résistance que pourrait offrir Santa-Anna, elle ne saurait être que passagère. Un avantage obtenu par lui ne ferait que retarder de quelque jour la chute de Mexico, et ne le prévaudrait en aucun façon. Santa-Anna finira donc toujours par être battu, et quand il aura encore une fois trouvé la fortune infidèle à son drapeau, il sera le premier, n'en doutons pas, à proposer une pacification qui pourrait bien être le plus cher de ses vœux. Il doit se dire in petto que son ami M. Polk, saurait d'avoir obtenu quelques provinces du Nord, s'empressera de consolider sur le fauteuil dictatorial, nous dirons volontiers sur le trône du Mexique, celui à qui il a naguères accordé avec tant de bienveillance un passeport pour rentrer dans sa patrie. Ainsi se dénouerait assez naturellement la comédie qui se joue en haut lieu depuis quelques mois. Nous verrons.

OPINIONS DU GÉN. TAYLOR.—Quelques-uns de nos amis les loodfoos croient que le général TAYLOR n'est pas whig, et que non seulement il *blâme* ceux-ci, mais qu'il en *blâme* ceux-ci, mais qu'il en *blâme* ceux-ci, mais qu'il en